

La  
longue Marche  
des  
dindes

Merci à l'équipe de Rue de Sèvres et à l'Atelier Mille.  
Pour Willa et Hazel, mes petites dindes préférées.

L.B.

# La longue Marche des dindes

Kathleen Karr

Léonie Bischoff



Scénario, dessin, couleurs : Léonie Bischoff.  
D'après le roman de Kathleen Karr.

Assistant coloriste : Damien Gay  
Calligraphie de titre : Nathalie Tousnakhoff  
Maquette : Raphaël Hadid

Adapté du roman THE GREAT TURKEY WALK paru sous le titre  
LA LONGUE MARCHE DES DINDES en 1999 à l'école des loisirs  
© 1998, Kathleen Karr

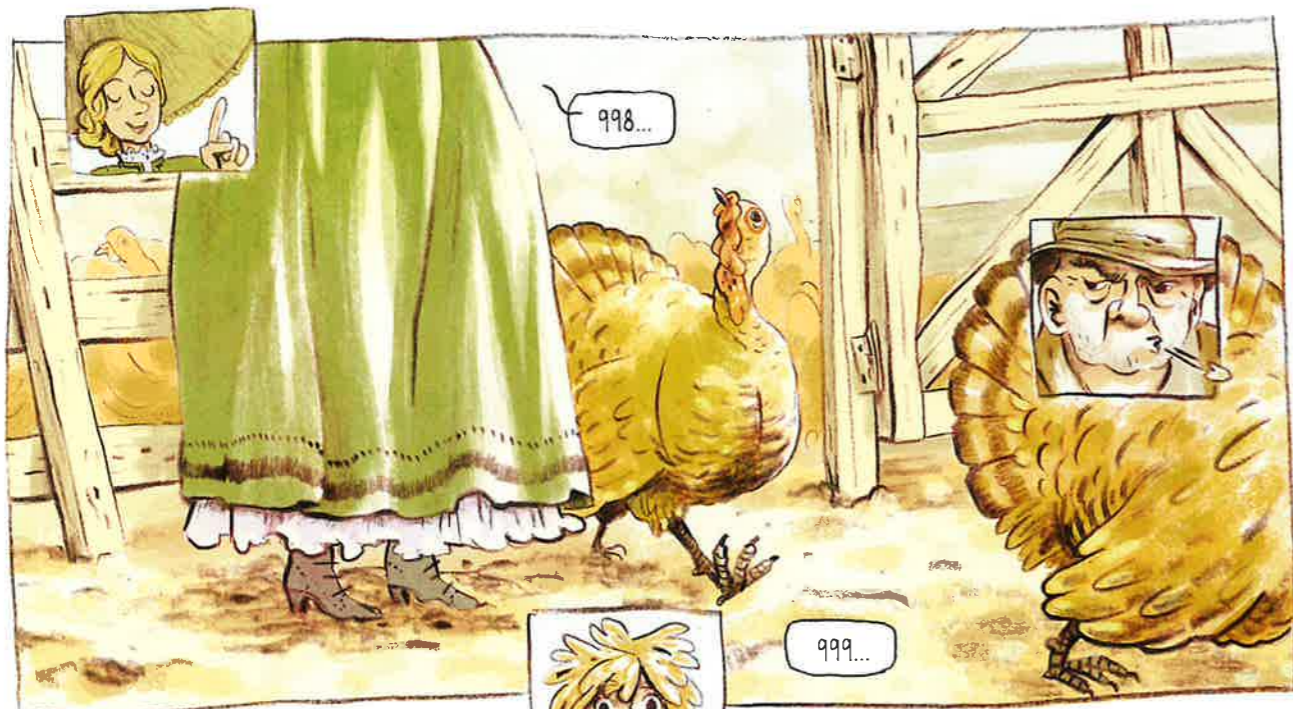
ISBN : 978-2-81021-365-8  
© Rue de Sèvres, Paris 2022, pour la présente édition  
[www.facebook.com/ruedesevresBD](http://www.facebook.com/ruedesevresBD)  
[www.editions-ruedesevres.fr](http://www.editions-ruedesevres.fr)  
Tous droits de reproduction et d'adaptation strictement réservés pour tout pays  
Dépôt légal : septembre 2022  
Imprimé en Belgique par Graphius  
Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

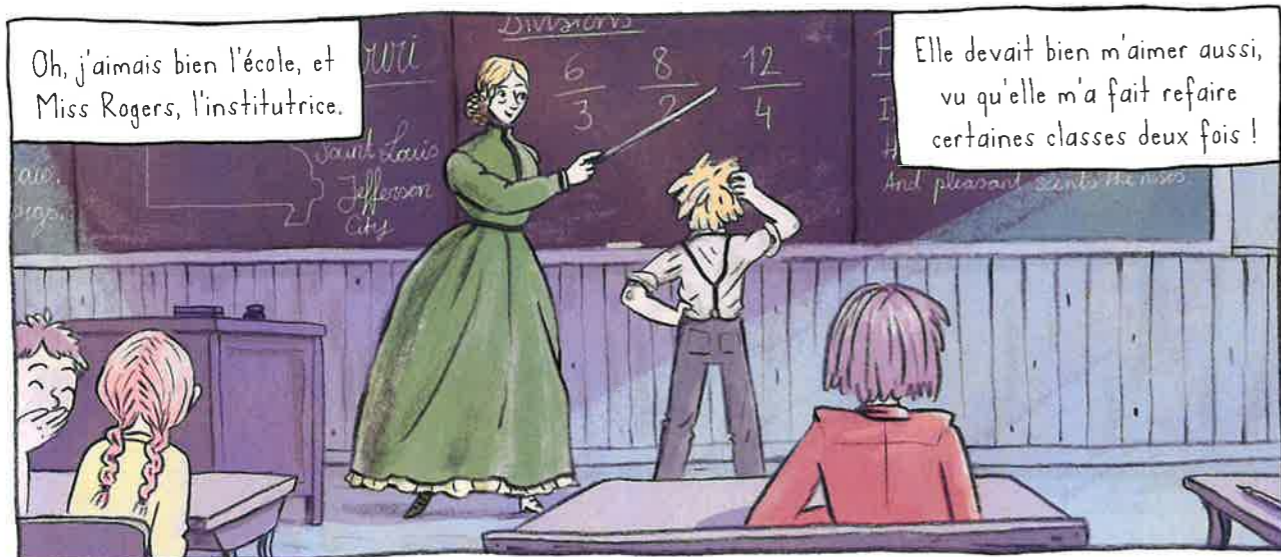
**RUE DE SÈVRES**



996...

997...





Oh, j'aimais bien l'école, et Miss Rogers, l'institutrice.

Elle devait bien m'aimer aussi, vu qu'elle m'a fait refaire certaines classes deux fois !

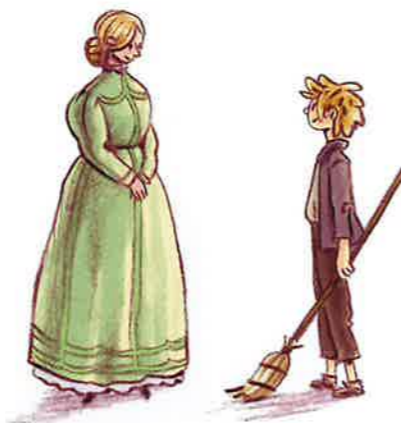


Mais la semaine passée, au dernier jour de cours avant l'été...



Simon ?

Pose ton balai et viens discuter un instant.



Simon...



Simon.



Miss Rogers était embêtée, je le voyais bien...



Avec des jolis mots que je serais bien incapable de répéter, elle m'a fait comprendre qu'il était temps pour moi

D'explorer le monde !



De déployer tes ailes !

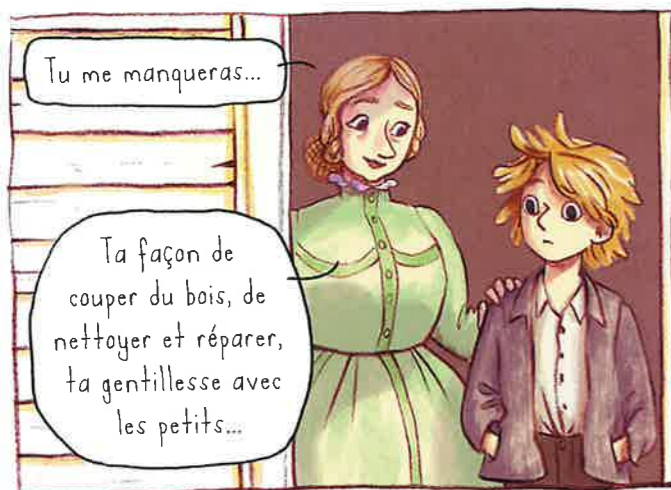


Vous me flanquez dehors, Miss Rogers ??



Je t'octroie ton diplôme, Simon.

Ce n'est pas pareil.



Tu me manqueras...

Ta façon de couper du bois, de nettoyer et réparer, ta gentillesse avec les petits...



Je n'écoutais plus vraiment car une question que je ne m'étais jamais posée venait d'apparaître dans ma cervelle d'oiseau.



Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ?

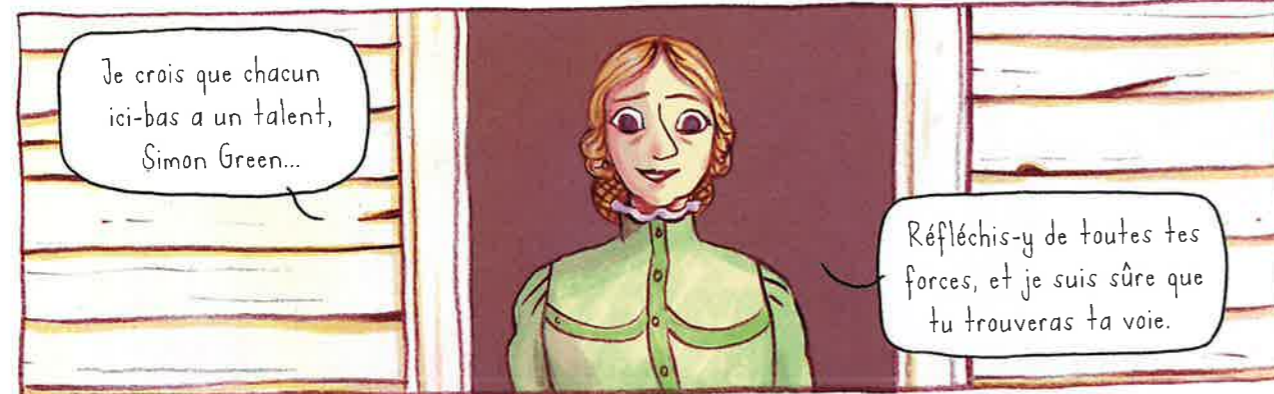


Ne peux-tu pas aider à la ferme ?

Oncle Lucas et Tante Maybelle, ils préfèrent quand je suis pas là. Et mes cousins, ils disent que je sais que semer la m... le crottin.



Vous croyez qu'il y a de l'avenir pour moi, dans le fumier ?



Je crois que chacun ici-bas a un talent, Simon Green...

Réfléchis-y de toutes tes forces, et je suis sûre que tu trouveras ta voie.



Sur les cinq miles qui séparent l'école de la ferme, j'ai essayé de réfléchir de toutes mes forces.



Déployer mes ailes...



Prendre mon envol...

Déployer mes...



Holà, Simon !

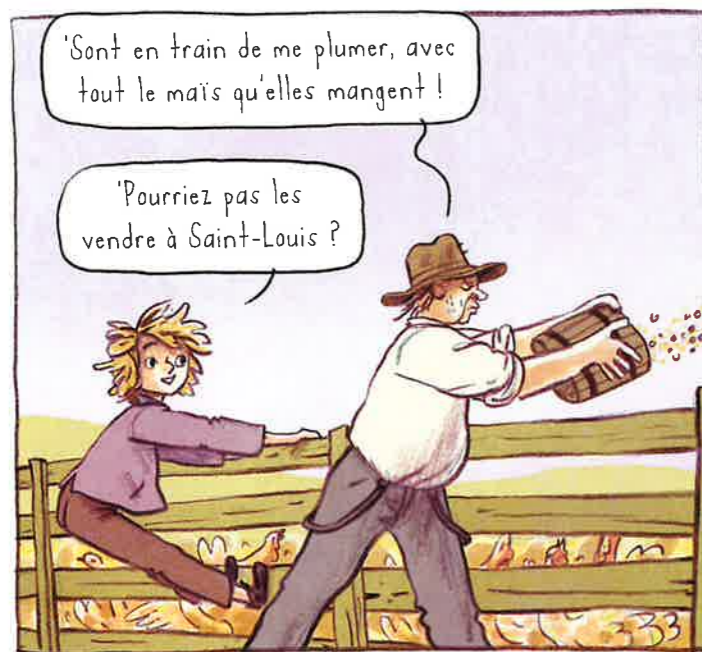


B'soir, Mr. Buffy ! Dites, votre troupeau est immense cette année ! Une sacrée veine !



Une sacrée guigne, oui !

Elles se sont reproduites comme des mouches et personne ne veut les acheter.



KATHLEEN KARR

# La longue marche des dindes

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Hélène Misserly

*l'école des loisirs*  
11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>



*À Elaine Chubb,  
éditrice par excellence.*

© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium poche  
© 1999, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition en langue française

© 1998, Kathleen Karr

Titre original: «The Great Turkey Walk»  
(Farrar, Straus & Giroux, New York)

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse: avril 1999  
Dépôt légal: décembre 2020

ISBN 978-2-211-23578-5

J'ai toujours bien aimé les oiseaux, et tout particulièrement les volailles. Ça tient peut-être à ce que Tante Maybelle s'est mise drôlement tôt à m'appeler « cervelle d'oison » ou « cervelle de p'tit pois ». Et elle nasillait tant que je comprenais « cervelle de p'titpan ».

Je comprenais aussi que c'était une injure, vu la taille de presque toutes les cervelles d'oiseau. Petites. Minuscules. Quasi inexistantes. Pourtant, je ne l'ai jamais pris comme ça. La première fois que j'ai entendu « p'titpan », au lieu de me vexer, j'ai trotté voir la maîtresse d'école pour qu'elle me dise ce que c'était que cet oiseau-là. Miss Rogers, elle a tout de suite ouvert son exemplaire tout corné du Webster – c'est le meilleur dictionnaire de nos États-Unis – et elle m'a montré qu'il n'existait pas de « p'titpans », mais des paons, petits ou grands, qui étaient l'« ornement des basses-cours ».

Je me suis mis à me pavaner dans la classe.

– Les paons, c'est des oiseaux superbes, pas vrai, Miss Rogers ?

Miss Rogers a souri.

– Ils suppléent par leur élégance au peu d'esprit qu'ils ont, Simon.

Miss Rogers parlait toujours comme ça. C'était une dame élégante de la tête aux pieds. Moi, je ne pensais pas avoir cette élégance-là, et je me fichais d'être attifé comme un as de pique. Mais j'étais drôlement balèze. Ça sautait aux yeux du premier idiot venu. À tout juste quinze ans, je dépassais d'une bonne tête ou de deux ma tante, mon oncle, mes cousins, les élèves de l'école – et Miss Rogers aussi, pour sûr. Elle, elle était haute comme trois pommes. Mais je l'aimais beaucoup.

Aussi, j'ai trouvé bien triste le jour où l'école a fermé à la fin d'une année scolaire de plus. Miss Rogers m'a demandé de rester après les autres pour tout ranger. J'ai pris comme d'habitude le balai et j'ai commencé à chasser la poussière dans la cour.

– Simon ?

– Oui, m'dame ?

– Pose ton balai. En fait, je souhaitais te parler en tête à tête.

– Oui, m'dame ?

Elle m'a désigné une place sur le banc en face

de son bureau. Je me suis assis sans lâcher le balai. Je ne savais pas trop où le poser tant que je n'avais pas fini le ménage.

– Simon, elle a répété. Simon.

J'ai souri de toutes mes dents.

– Y a pas : vous avez mon nom sur le bout de la langue, Miss Rogers.

– C'est exact, elle a soupiré. Cela n'a rien de surprenant.

Sa bouche s'est plissée comme pour une moue. Elle jouait avec une boucle de ses cheveux d'or.

– Simon, elle a repris, il m'est très pénible de te le dire, mais tu te rends bien compte...

– Oui, m'dame ?

– Tu te rends bien compte que tu viens d'achever ta dernière année d'école primaire. Pour la quatrième fois.

– Oui, m'dame. Ç'a été encore plus plaisant que d'habitude.

Elle a froncé les sourcils.

– Quoi qu'il en soit... (Elle s'est tue, puis elle a inspiré profondément et elle a lâché, dans le souffle :) Je crois que tu as exploré jusqu'au tréfonds les arcanes de l'école primaire, Simon. Je crois qu'il est temps pour toi de la quitter.

J'ai sauté de joie.

– Ça veut dire que je vais enfin passer dans la classe supérieure ?

– Hélas non. Tu es déjà le plus âgé de mes élèves, Simon Green. Si fort que j'aie pu apprécier ta compagnie, il est temps pour toi d'affronter le monde. De déployer tes ailes.

– Vous me flanquez dehors, Miss Rogers ?

– Je t'octroie ton diplôme, Simon. Ce n'est pas pareil.

J'ai fourragé dans mes cheveux. Une épaisse crinière de poils blonds, mais pas soyeuse et dorée comme la chevelure de Miss Rogers. On aurait plutôt dit du foin au moment de la moisson et ça ne l'arrangeait guère de l'ébouriffer, mais ça m'aidait à réfléchir. Je ne m'étais pas attendu à être diplômé avant un bon paquet d'années : s'il m'avait fallu aussi longtemps pour venir à bout de l'école primaire, les classes suivantes n'auraient pas été de la tarte.

– Tu me manqueras, Simon. Ta façon de débiter le bois en bûchettes pour le poêle. Et de tout nettoyer et réparer... Et ta gentillesse avec les tout petits...

– Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ? j'ai coupé. Oncle Lucas et Tante Maybelle, ils sont bien plus contents quand je suis à l'école.

– Ne peux-tu pas rendre des services à la ferme ?

J'ai haussé les épaules.

– Mes cousins, ils ne tiennent pas à ce que je me mêle de leur héritage. Mais ils disent que je m'y connais pour semer la m... le crottin. Vous croyez qu'il y a de l'avenir pour moi dans le fumier, Miss Rogers ?

Je me suis senti tout ragaillard à cette perspective, mais elle a secoué la tête.

– Tout le monde n'apprécie pas tes talents les plus rares, Simon. Mais je suis certaine...

Elle s'est levée de derrière son bureau.

– Oui, je suis certaine que tu as ta place en ce monde. Réfléchis à ce que tu aimes le mieux faire, Simon. Réfléchis-y de toutes tes forces et je suis certaine que tu trouveras ta voie.

– Merci, Miss Rogers.

J'avais compris qu'elle me donnait congé. J'ai rangé le balai pour la dernière fois et je suis parti pour la ferme.

Pendant les cinq kilomètres et quelques du trajet de retour, j'ai tourné et retourné dans ma tête les paroles de Miss Rogers. Une phrase surtout m'obsédait : « Il est temps de déployer tes ailes... Déploie tes ailes. »

Un faucon a filé comme une flèche au-dessus

de ma tête et j'ai suivi son vol des yeux. Droit sur l'élevage de dindes du voisin. Ma cervelle de paon (Je l'appelais toujours comme ça) a fait tilt à la vue de ce troupeau. Je m'en suis approché et les dindes m'ont fixé en gloussant.

– Bonjour, Simon.

J'ai jeté un coup d'œil derrière moi.

– Ah! Bonjour, monsieur Buffey. J'admiraais la belle mine de vos volailles.

– La belle mine peut tuer, il a tout de suite ronchonné. (Tout le monde savait que M. Buffey était le plus grand ronchon du Missouri.) Cette année, elles se sont reproduites comme des mouches chaque fois que je les surveillais pas. Le troupeau a positivement triplé.

– Une sacrée veine, j'ai suggéré.

– Une sacrée guigne quand il n'y a pas de marché.

Il a pris une carotte de tabac dans sa poche et il a mordu dedans avant de continuer:

– À c't'heure, me v'là avec tout un tas de dindes voraces qui me tondent la laine sur le dos.

– Vous pouvez pas aller les vendre à Saint Louis?

– C'est une trotte de soixante-quinze kilomètres, il a ronchonné de plus belle. Et ils ont bien assez de dindes, là-bas.

– Eh ben, à mon avis, monsieur Buffey, à mon avis...

– Je serais ravi de connaître ton avis, Simon, il a dit en crachant une giclée de jus de chique.

Ces idiots de dindes se sont ruées dessus. J'ai repris:

– À mon avis, si personne n'a envie de dindes au Missouri, il faut les emmener là où on en a envie.

– Sûr et certain, il a ricané. Ça me prendra jamais que tout l'été de convoier à pied un millier de dindes dans l'Ouest où on pleure après.

J'ai fourragé dans mes cheveux.

– Où ça, dans l'Ouest, monsieur Buffey?

– Dans une ville comme Denver, par exemple. Je viens juste de lire un article sur Denver, dans le journal. C'est la plus grosse ville-champignon qu'on ait jamais vue, avec des rues quasiment pavées d'or. Mais on n'a rien à s'y mettre sous la dent que du pain, des fayots et du café. Des dindes sur pied se vendraient bien cinq dollars pièce.

– Et elles valent combien, ici?

– Vingt-cinq cents.

Il a craché de dégoût pendant que je fixais le troupeau.

– J'ai rien à faire de tout l'été, monsieur Buffey.

– Et alors?

– Alors, comme rien ne me retient ici, monsieur Buffey, je pourrais conduire vos dindes à Denver.

Il a éclaté de rire.

– Toi, Simon? Toi, tu conduirais mes dindes à Denver? À plus de mille kilomètres!

Et il s'est esclaffé de plus belle, comme si je venais de lui raconter la meilleure de l'année.

Bon, quelques mots blessants, passe encore, mais je n'aime pas que les gens se moquent carrément de moi. J'ai repris ma route vers la ferme sans même lui dire au revoir.

Ce soir-là, au dîner, j'ai fait glisser trois grosses côtelettes de porc dans mon assiette.

– Passe-moi donc les patates, Cousin Ned...

Une montagne de purée est venue tenir compagnie à mes côtelettes. J'ai noyé le tout dans une sauce bien épaisse et je m'en suis enfourné une bonne bouchée.

– Oncle Lucas?

– Quoi? Parle pas la bouche pleine.

J'ai avalé ma bouchée et, tout affamé que j'étais, je n'ai pas tout de suite enchaîné sur la suivante.

– Tu sais, ce vieux chariot tout déglingué qui est derrière l'écurie?

– Ouais. Eh ben?

– Est-ce que je pourrais l'avoir si je le réparais? En guise de réponse, Oncle Lucas a grogné. Les

cousins Ned, Homer, Pete et Marcus m'ont fixé de leurs petits yeux en trous de bottine par-dessus leurs assiettes pleines à ras bord. Ils calculaient probablement la part de leur héritage que représentait ce vieux chariot. Au bout de la table, Tante Maybelle aussi a paru intéressée.

– Qu'est-ce que tu ferais de cette épave, Simon?

Je me suis enfourné une autre bouchée, en réfléchissant. Finalement je lui ai craché la nouvelle.

– J'ai eu mon diplôme aujourd'hui. Le chariot me servira à me lancer dans les affaires.

Six paires d'yeux bleus et sournois m'ont lancé le même regard en dessous.

– À mon compte, j'ai ajouté.

Et j'ai mordu dans une côtelette pour les laisser digérer ça.

Tante Maybelle s'est tamponné le coin de l'œil du bout de son tablier.

– Tu nous quitterais, Simon? Après toutes ces années?

– Si Dieu le veut, Tante Maybelle.

Oncle Lucas a lampé une gorgée de son cidre.

– Supposons que tu ré pares ce vieux chariot.

Il a marqué une pause.

– Supposons que je te le donne. Par bonté de cœur. Comme une sorte d'héritage. En mémoire